



Archipel situé en guirlande, au bout du continent asiatique, le Japon est placé sur une ligne de fracture, fils de la conjonction des gouffres abyssaux qui le bordent et d'une ligne de feu dont il a fait avec le mont Fuji son emblème. Là sont les clés principales de son histoire et de sa culture.

D'abord le feu et les abysses. La culture japonaise s'est construite sur la nécessité vitale du dépassement, en sublimant des menaces que font peser continuellement sur elle, la géophysique. Faire du péril sous jacent, de sa proximité : une occurrence familière, un mode de vie, expliquent cette sérénité et cette innocence affichées, et les moyens appropriés qu'elle a conçus de sa préservation.

Un archipel ensuite qui se décline selon deux dimensions : l'île qui est un lieu clos, l'archipel qui est son enclos, entre lesquels se joue à huit-clos le tiraillement entre des forces contraires d'autonomie individuelle et de fusion collective. Dans tout lieu aussi nettement délimité s'affirme un besoin de l'ordre qui conduit à la recherche d'une homogénéisation voir d'une uniformisation. C'est-à-dire au gommage de singularités qui menaceraient la cohésion de l'ensemble. Ce « déterminisme » renforce celui né de la géophysique.

Et ce d'autant plus que la situation géographique du Japon, en a fait historiquement un cul de sac migratoire, difficile d'accès, obligeant les populations, incapables de pouvoir facilement en repartir ou de s'enfuir, à s'entendre et à mêler leurs connaissances.

Le bouddhisme rencontrant sur place une spiritualité préexistante imprégnée de chamanisme, attentive aux humeurs du vent, des eaux et de la terre, ne pouvait que s'y enraciner dans un syncrétisme imprégné de dimensions naturelles.

Pour couronner le tout la calligraphie japonaise, cette école de maîtrise de l'expression de l'unité de la pensée et du geste, lui a enseigné la pureté, l'élégance et l'économie de la forme.

Les cataclysmes de Hiroshima et récemment de Fukushima ont réactivé tout à la fois ces dimensions permanentes et les moyens que s'est forgé le peuple japonais d'atteindre à la résilience.

Il en résulte une société et une culture obsédées par le souci de gommer les aspérités (singularité, différences), de réduire les tensions, en polissant à l'extrême le raffinement de la forme dans les rapports entre les gens et avec la nature, en ritualisant les heurts, les conflits par l'élaboration de protocoles qui mettent à distance les humeurs ou les catastrophes, à défaut d'être à même d'en maîtriser les irrptions. Le but, symptomatique d'une société qui se sent assiégée (archipel oblige), étant de maintenir cohésion et sérénité au moins de surface, de maintenir quoiqu'il arrive l'impression de stabilité.

Ainsi, puisque l'on sait que la prime jeunesse est éruptive, et que derrière le masque de l'innocence infantile se cache une violence première, on comprend que l'aspect juvénile des personnages de mangas rejoint le formalisme lisse des geishas ou des acteurs du théâtre « nô ». Dans cette société, l'irruption de l'hyperconsommation et de l'hyper individualisation contemporaines ont des effets plus perturbants qu'ailleurs.

Les artistes contemporains japonais expriment et exhibent ces tensions moins maîtrisées que ritualisées qui travaillent leur société et agissent sur leur vision du monde. Ils l'interpellent en dévoilant sa violence sous jacente, en dénoncent son hyper formalisme étouffant. Poétisant ou ironisant sur son besoin d'une sérénité apparente, ils se nourrissent de la menace constante de la catastrophe (qu'elle soit due aux éléments ou à l'homme) comme d'une menace mortelle. Ils empruntent pour ce faire les deux seules voies possibles : la projection dans le futur et l'ancrage dans le passé qui valorise les continuités ou les contiguïtés, tout en exacerbant les écarts. En réalité les deux se combinent selon des priorités différentes. Les artistes, pas plus que la société globale, n'assument cependant pas une rupture totale avec ce qui dans le passé a été le gage de sa longévité.

Le projet de l'exposition, dès lors, est de donner à voir les esthétiques singulières d'une culture obsédée par l'idée de vivre sereinement dans la familiarité de la mort, assumant cette contradiction première, affirmant sa volonté de survivre en faisant de l'occurrence du désastre, le ressort intime de sa vitalité.

Jean-Paul Blanchet, commissaire de l'exposition

*english below*

A garland-like archipelago at the end of the Asian continent, Japan is situated on a fracture line, born from the conjunction between the surrounding abyssal chasms and a line of fire, with Mount Fuji as its emblem. These are the principal keys to its history and culture.

Firstly, the fire and the chasms. Japanese culture is built upon the vital necessity to set new targets, through subliming geophysical dangers. Making the proximity of underlying perils a familiar occurrence, a way of life, explains the visible serenity and innocence, and the appropriate means for their preservation.

The archipelago can then be seen in two dimensions: the island, a closed place, and the archipelago, its enclosure; and between the two, the internal friction between the contradictory forces of individual autonomy and collective fusion. In all places as clearly delimited as Japan, a need for order is affirmed, leading to the quest for homogenization or even standardization. Meaning erasing singularities that could threaten the cohesion of the ensemble. This “determinism” reinforces the geophysical determinism.

And it does so very well indeed, because Japan’s geographical situation is actually a migratory dead-end, not very accessible, obliging the different populations unable to either turn back or flee to get along well together and to share their knowledge.

Buddhism was to come in contact with the pre-existing spirituality impregnated by shamanism, attentive to the spirits of wind, water and earth, and took root in a syncretism imbued with natural dimensions.

The crowning achievement of Japanese calligraphy, a school for the mastery of the expression of unity in thought and gesture, brought along purity, elegance and economy of form.

The cataclysms of Hiroshima and more recently Fukushima have reactivated these permanent dimensions and the means by which the Japanese people have attained resilience.

The result is a society and a culture obsessed by the concern to erase asperities (singularity, differences) and to reduce tensions, by an extremely polished refinement of form in relationships between people and nature, by ritualising clashes and conflicts through the elaboration of protocols that place tempers and catastrophes at a distance, since they are not able to master their irruptions. The goal, symptomatic of a society that feels besieged (due to its being an archipelago), is to maintain cohesion and serenity, at least on the surface, and to maintain an impression of stability, whatever happens.

And so, because we know that prime youth is eruptive, and that behind the mask of infantile innocence a primal violence is hidden, it is possible to understand how the juvenile aspect of manga characters follows the smooth formalism of geishas and actors of “No” theatre.

In this society, the sudden emergence of contemporary hyper-consumerism and hyper-individualism has more drastic effects than elsewhere.

Contemporary Japanese artists express and exhibit the ritualized rather than mastered tensions at work on their society, affecting their vision of the world. They question society through unveiling its hidden violence and denouncing its stifling hyper-formalism. Whether they poetize or are ironic about its need for apparent serenity, they still feed on the constant threat of catastrophe (either natural or brought on by man) as a threat of death. They do this in one of the two only possible ways : either by projecting themselves into the future, or by anchoring themselves in a past valorising continuities or contiguities, while exacerbating the gaps between the two. In reality the two come together according to different priorities. Artists, no more so than global society, do not assume a total rupture with what was in the past the guarantee of its longevity.

This exhibition’s project, therefore, is to display the singular aesthetics of a culture obsessed by the idea of living serenely alongside the familiarity of death, through assuming this first contradiction while affirming its will to survive by making the occurrence of disaster the intimate motive of its vitality.

The exhibition will bring around fifty artists together along with one hundred or so works of art.

Jean-Paul Blanchet